

L'âme à l'oeil

Ils ont l'avenir dans la rétine et sautent à cœurs joints sur un air de Jérôme Minière, *La jeunesse est vieille comme le monde*. Ils improvisent des bains de minuit, rêvent de pêche entre amis et inventent des vertus magiques à un chapeau décati. La fleur de l'âge, quoi. Ils se prénomment Félix et Ludovic, mais pourraient s'appeler Miguel et Mohamed. L'un a mué un tabou en réalité, s'est suicidé et a laissé l'autre subir les contrecoups de sa perte. Née à l'Espace Go de Montréal, au printemps 2007, *Je voudrais me déposer la tête* prend la forme d'un poème au long cours. La transposition scénique du roman de Jonathan Harnois, pilotée par Claude Poissant et reprise cet hiver au Périscope, se moule dans la communion des salles intimes : la poésie y circule librement, de sorte que sur le plateau incliné menant au déséquilibre, où voiture et maison se miniaturisent en boîtes à musique, c'est au corps entier que l'on s'adresse, au monde des sensations avant celui des émotions.

Ludo, le survivant. Seul au front sur papier, il se multiplie ici par trois mais ne conserve qu'une seule voix. Trois facettes d'un même combat se devinent toutefois à l'ombre du vide ambiant : la culpabilité (Christian Baril), la colère (Étienne Pilon) et l'incompréhension (François-Simon T. Poirier). Dans l'unité de ton d'une narration chargée de frissons, pratiquement repiquée telle quelle tant sa prose dépouillée était destinée à l'oralité, les trois comédiens font preuve d'une écoute physique indéniable. Puis, deux femmes en orbite, autres visages endeuillés : l'amoureuse de Ludo (Sylvie De Morais-Nogueira), qui lutte par la beauté même de son sourire, et la mère du disparu (Chantal Baril), totalement démunie.

La distribution a donc plongé tête première dans l'exercice périlleux de la retenue, accordant sa confiance à ce texte plus fiévreux qu'elle ne pourrait l'être elle-même, acceptant son rôle effacé de passeur de mot. L'intériorité ainsi dessinée risque fort de déculotter le public sur le tard, occupé qu'il était à ne rater aucun geste de tendresse rédemptrice.

Les artisans de la production ont avancé dans la même direction : outre la scénographie épurée de Romain Fabre, la musique de Nicolas Basque, entre grilles oppressantes et notes perdues, et les éclairages d'Erwann Bernard, témoins rapprochés du souffle des interprètes, participent à cet effort soutenu d'anti-larmoiement.

Au final, les scènes vidéo apparaissent moins concluantes. Pas qu'elles sonnent faux, mais elles créent malgré elles une rupture à la prédominance des mots. Leur concepteur Stefan Miljevic a toutefois l'occasion de mieux prouver sa sensibilité dans le documentaire *Le lendemain de la fête*, riche complément à la représentation, qui s'attarde de l'intérieur au processus créatif ainsi qu'aux témoignages réels de victimes collatérales.

Reste le spectacle en dormance, petit brûlot de vie sous voiles, qui avance humblement pour mieux contrer l'oubli. Et garder vive la mémoire de nos mortes amours. Reste aussi à se taire, pour emporter avec soi la poésie tenace et la douceur fugace, entremêlées doucement jusqu'à ne plus former qu'un baluchon d'introspection.

Nicolas Gendron

23 ans

Collège Lionel-Groulx, Ste-Thérèse